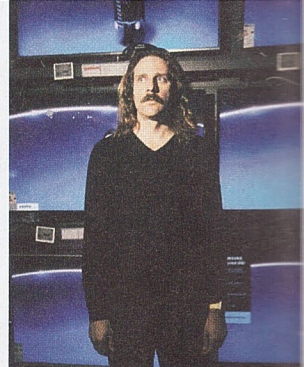
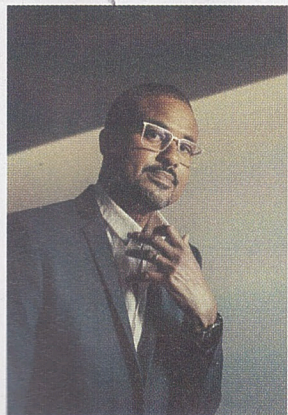
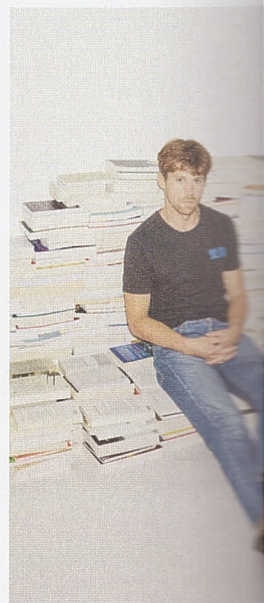
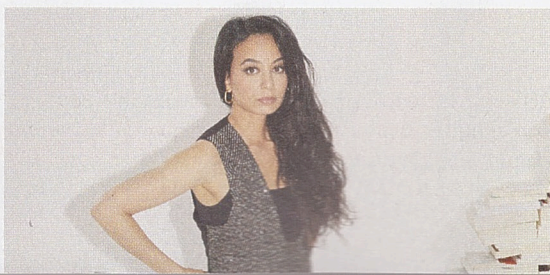


SPÉCIAL

→
p.50
Aurélien
Bellanger↓
p.74
David DiopFICTIONS
2022↓
p.84
Mathieu Palain

Essai, dystopie ou onirisme : quatorze autrices et auteurs nous ont fait l'amitié d'écrire en exclusivité pour nous des textes sur le thème "Le pays dont vous rêvez". Une pluralité de voix précieuses, en marge des soubresauts de l'actualité, qui traduisent d'autant de désirs de changer le monde. Texte Nelly Kaprièlian

40

↓
p.42
Nicolas
Mathieu↑
p.46
Leïla Slimani↓
p.70
Kaoutar Harchi

On leur donne souvent la parole en les interviewant. Mais récemment, face à un monde de plus en plus fracturé, angoissant et violent, dans un monde où certain-es réécrivent l'Histoire ou propagent des fake news, dans un monde de plus en plus déréalisé à force d'images

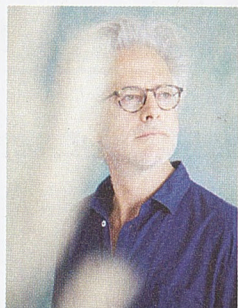
– sur toutes les chaînes, plateformes, réseaux sociaux, sur la multiplicité de nos écrans – qui nous hypnotisent, nous paralysent, nous avons éprouvé plus que jamais le besoin des mots des écrivain-es, de leurs voix, de leurs styles, de leurs pensées. Bref, du prisme de leur littérature pour nous traduire notre époque, nous aider à décrypter non pas le monde, mais la position de l'humain au cœur du monde. Pour nous aider à faire un pas de côté pour mieux penser à cet "aujourd'hui et maintenant et dans ce lieu précis", et mieux agir sur lui. Alors, nous avons eu envie de dédier la quasi-intégralité d'un numéro, une (voire deux) fois par an, à des textes d'écrivain-es.

Un rendez-vous que nous appellerons "Fictions", pour bien marquer la différence avec notre travail journalistique et tout travail médiatique, même si chaque invité-e a ici la liberté de s'approprier le genre qu'il ou elle souhaite, fiction ou non-fiction. Parce qu'on désire leur offrir un espace totalement libre pour s'exprimer sur certains sujets spécifiques, et hors du cadre de l'entretien, et toujours pour dire quelque chose de cette question : comment on fait avec ce truc qui s'appelle "la vie", dans une société donnée, à un temps précis ?

C'est bien avant la guerre en Ukraine que nous avons pensé à ce premier numéro Fictions, avec les élections en ligne de mire. Nous avons refusé un angle trop réducteur – la présidentielle et la politique française – pour un thème plus ouvert : "Le pays dont vous rêvez." À interpréter comme



↑
p.62
Maryam Madjidi



↗
p.58
Santiago H. Amigorena



↑
p.98
Philippe Lançon

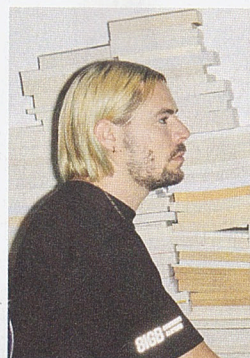


↘
p.54
Constance Debré

chacun-e le souhaitait : ce pays peut être la France ou un symbole, une allégorie, ou un pays en guerre et quitté. Le rêve peut relever d'un idéal, signifier "là où je voudrais vivre", ou au contraire être perçu comme un leurre, dont on ne peut ou ne veut plus s'offrir le luxe face à la gravité de l'époque. Nous nous sommes aussi bien gardé-es de leur imposer un genre : fiction, récit autobiographique, reportage littéraire... Qu'allait choisir chacun-e et comment ?

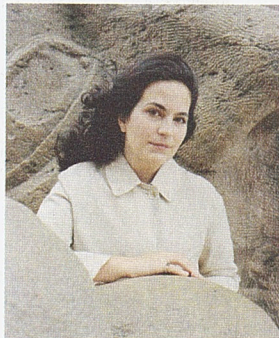
Recevoir leurs textes, les découvrir, s'y plonger, a constitué l'un des moments les plus heureux de la conception de ce numéro. Bouleversant de lire l'autrice d'origine iranienne Maryam Madjidi, qui faisait partie des quatre auteurs et autrices (avec Mathieu Palain, Marin Fouqué et Kaoutar Harchi, également présent-es dans ce dossier spécial) à qui nous avons consacré la couverture de notre numéro de rentrée littéraire, nous racontant son rêve d'un Iran qui soudain ressemblerait à la France, où les femmes pourraient avoir la liberté des Françaises. Bouleversant aussi de lire la mise en garde de Leïla Slimani quant au "rêve", politique, et ces rêves qui l'ont bercée alors qu'elle était enfant au Maroc et ont brisé certain-es de ses proches. Car le pays rêvé, c'est parfois celui des origines, lieu d'une douleur car lieu de la violence, d'une meurtrissure, un pays qu'on ne retrouvera plus jamais, comme la Yougoslavie de Jakuta Alikavazovic qui explore ici le sentiment de non-appartenance qui caractérise tout-e enfant d'émigré-es.

David Diop met en scène Rêve, une jeune fille vivant dans un bidonville (appelé "ville-bidon") dans un pays métaphorique de la misère du Sud, pour aborder le "rêve" des migrant-es. Philippe Lançon a choisi – comme d'autres, d'ailleurs, dans ce spécial Fictions – d'être entre dystopie et onirisme pour raconter un protagoniste nonagénaire passant l'été seul dans sa cave et son pays rêvé : l'œuvre de Balzac. Aussi littéraire que philosophique, le texte de Constance Debré (Prix Les Inrockuptibles 2020 pour *Love Me Tender*) interroge la faillite du réel dans la réalité, qui nous donne sans cesse

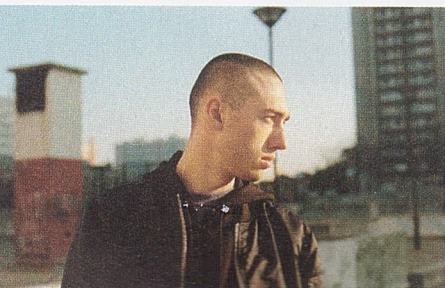
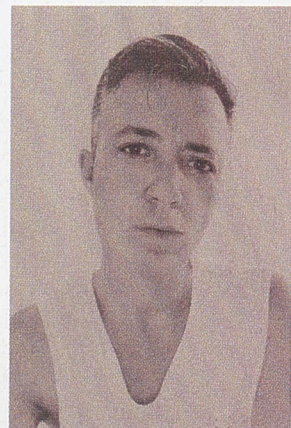


←
p.88
Marin Fouqué

↓
p.94
Jakuta
Alikavazovic



↘
p.80
Paul B. Preciado



←
p.66
Simon
Johannin

le sentiment que le réel n'existant pas, nous n'y existons nous-mêmes que très peu.

Directement politiques : Santiago H. Amigorena fouille le passé pas toujours clean de la France dans un texte sans illusions quant au présent et à l'avenir du pays ; Kaoutar Harchi signe, elle, un véritable manifeste pour la cause animale, à inclure aux côtés des combats antiracistes, anticapitalistes, féministes, pour déconstruire et reconstruire le monde ; Mathieu Palain nous emmène en banlieue pour nous parler d'une jeunesse déçue, qui se sent abandonnée sinon trahie par la classe politique française.

Aurélien Bellanger revisite la France à vélo pour nous rappeler son passé "merveilleux", et Nicolas Mathieu raconte un dîner de Noël, faisant du microcosme familial le laboratoire d'une société comme miniaturisée – ça se terminera mal –, tandis que Marin Fouqué choisit d'appeler France une ex-championne olympique, protagoniste de sa nouvelle.

Côté dystopies encore, Simon Johannin nous plonge en plein cauchemar sanglant dans un monde qui semble post-apocalyptique ; enfin, Paul B. Preciado nous entraîne dans un futur où les êtres se seraient désidentifiés et refuseraient l'idée même de "pays". À travers tous ces textes des désirs s'expriment. Ceux d'un changement. ♡

Le deuxième monde

Par Simon Johannin

Visions apocalyptiques, fulgurances cauchemardesques : l'auteur de deux romans et d'un recueil de poésie singuliers dessine un territoire mouvant entre effroi et consolation.

Il est sombre. Du soleil ne perce que quelques faibles rayons, dans ce crépuscule qui ne semble pas avoir de fin. Les forces y sont étranges, invisibles, agressives et violentes. Les serpents me mordent aux chevilles ou au cou lorsque j'y embrasse des femmes de mon âge, pour me prévenir des dangers d'un tel geste, de ma propre perversité.

Les insectes entravent mon chemin, se plaçant sur les barreaux de l'échelle par laquelle il faudrait monter, pour sentir un peu plus la chaleur de ce ciel où nuages et azur se confondent, s'élever enfin. J'y marche pendant des heures, mes pieds saignent sur le bord coupant des pierres.

Dans la maison où j'ai grandi ne restent que par petites touches des tas de viandes avariées, où les fourmis creusent des galeries grouillant d'une vie trop forte pour mon regard. Je n'y externalise pas ma violence, les autres ne sont pas les mauvais de ce monde, mais au contraire je frappe, je perce la peau de mon ennemi avec une lame, qui d'ailleurs ne se perce pas. Je sens l'élasticité de sa peau sous la force de mon geste. Ma faiblesse, et la frustration de cette invincibilité que je voudrais détruire.

J'aimerais, plus que tout, le voir se vider de ses organes et de son sang. Le répandre, en avoir sur les mains, qu'elles glissent et baignent dedans. J'y sens des dangers invisibles lorsque j'y traverse des territoires interdits, des forêts sacrées où furent enterrées les monnaies avec lesquelles l'on passe de l'autre côté, traverse le fleuve, vers un autre pays encore. J'y vois des épaves de navires de guerres de plusieurs époques, plusieurs nations, recouvertes de mousse le long des chemins. Il y a des objets par terre, à moitié enfoncés dans le sol. Ils sont arrivés ici avec ceux qui y furent envoyés brutalement.

Être ici est un sacrilège. Toucher un de ces objets, appartenant à ceux dont l'âme souffre encore d'une mort trop violente, c'est se condamner à leur douleur qui, tout autour, fait siffler le vent. Ces présences sont ce qu'il contient de plus effrayant, ce pays est celui de celles qui, entre toutes mes peurs, me terrifient le plus.

J'y suis affolé de craintes, et si parfois je suis ridicule tant me défendre ne sert à rien, parce que je vis toujours, je m'y défends quand même. Longtemps en arrière, lors de la première de toutes ces nuits, il y a eu le cri de cet homme se changeant en hibou, dont le regard et la formule lui sortant de la bouche m'ont ensuite habité comme une marque.

Les amours s'y mélangent, échangent leurs vêtements, leurs voix, leurs regards. Parcourent ces rues connues, dans la fraîcheur d'un matin imitant la douceur d'une promesse. Certains restent allongés, endormis, inoffensifs, pendant que d'autres autour les insultent, la blessure les possédant de colère. Le froid glacial de sa pluie me pénètre les os, la chaleur des corps que je touche me brûle les yeux et les tempes. J'y vis sans morale, ne craignant jamais d'être attrapé par autre ...



→ chose qu'un regard aimant quand je faute. J'y croise escargots et coccinelles dans la lumière du mois d'avril, les fauves s'y roulent dans l'herbe d'une nature dont la puissance m'embrasse. Plus tard, l'un d'eux m'attaquera sur un promontoire rocheux, je le jetterai dans les vagues et la mer. Dans cette mer si présente où je nage, un serpent, un Dieu cette fois, plein du danger que représente le pouvoir d'un Dieu, passe devant moi dressé sur la surface, une couronne surplombant ses yeux opaques et couleur d'or. L'ensemble de ce corps se meut, mais sa tête, elle, reste droite et immobile, tournée vers l'est. Malgré ses menaces bien réelles, ce pays est reposant.

Je n'ai pas à y faire semblant d'être bon, je peux y embrasser toutes les parts de moi-même, y voir sans déformation le pire de ce que je suis. Marchant dans le soir, sur les bords d'un chemin où d'étranges félins me guettent de leurs yeux et leurs griffes, je ne lutte plus contre ces mots, dont le sens m'échappe souvent, varie d'un être à l'autre.

J'y suis aussi ces mots, j'y vois les parts de moi qui sont aussi ces mots enfermant et disant le mal, et qui s'assemblent ici au reste, dans toute la beauté de ce qui fait une âme. J'y répare par symboles les blessures de mes guerres, et ces symboles sont violents.

J'y suis envahi de poux et de punaises, les animaux pourrissent parfois en marchant le long de ses routes désertes. Tous les véhicules, les trains, les voitures, les camions dont je ne maîtrise pas la conduite, sont trop rapides, et j'y mets en danger ceux que j'aime, que je voudrais d'abord protéger de moi.

Je préserve les enfants dont je connais la lumière, je dévore ce qui s'avance vers eux, amis compris, et les entoure pour ne pas que s'éteigne cette flamme qu'ils ont reçue. Je suis capable d'y fabriquer des bombes, que je place froidement sous le sol de certains endroits méritant de brûler, de disparaître.

Je regarde sauter tout cela en fumant une cigarette, joyeux, jubilant devant la beauté du spectacle de ce que l'on a détruit pour toujours. Le feu y brûle parfois au fond des piscines, le ciel y est rouge certains soirs de certaines saisons, et c'est un homme au regard fou qui peut mener la barque au milieu des canaux de cette terre prête à allumer ses volcans. Mais bientôt les volcans s'allument et font trembler le sol, la fumée s'échappe en colonne, et les bombes volcaniques tombent en pluie d'apocalypse. Pourtant, il faut monter le long de la paroi, s'élever pour vivre, regarder de ces yeux ce magma débordant du cratère. L'eau y est pure lorsque la mer est calme, et si je peux y naviguer sans mât pour avancer, je peux aussi n'y suivre que des rivières de boue, où les feuilles mortes forment un humus où ne fermente que ce qui est impropre à mon cœur.

Il y a une île. Cette île est emplie de tristesse, de solitude et de vent. C'est une île invisible, et personne ne sait comment certains, choisis parmi les autres, peuvent alors l'aborder. L'on y vient par un hasard qui n'est jamais vraiment le hasard, on y trouve les traces de tous les précédents ayant touché ses côtes, et repartis l'on ne sait comment. Chacun doit y venir, pour trouver le moyen de s'en défaire, et entrevoir la peine de ceux qui y sont morts, entendre de leur part le moyen de les apaiser. Lorsque je la découvre, je suis seul dessus. Nous ne pouvons qu'y être seul. L'île est déserte, la bruyère et les arbousiers y sont fouettés par un air dont l'énorme puissance me fatigue. Il y a des chemins le long des rochers de la côte, et quand je me baigne nu, tout mon corps semble pris dans le pouvoir d'une eau qui pourrait me soulever, comme elle peut me détruire. Les sangliers nagent avec les dauphins, les corbeaux stationnent en l'air, face au vent, avant de déporter silencieusement leur vol vers la droite, en direction du nord. Ici furent enfermés des adolescents. Ils ne formaient, vivants, déjà qu'un morceau de monde dans le monde, ne voulant rien d'autre que la grâce d'être mis au ban, à jamais condamnés, de n'être qu'enfants et criminels. Ils seront dans la mort les cristaux venant faire fléchir mon esprit, réfléchissant trop fort un soleil trop blanc, qui pourtant jamais ne perce la bouche épaisse et sans rires des nuages. Mais de ces frayeurs, de cette sauvagerie m'attrapant parfois par les veines, de ces désirs envoûtés ne reste que la lumière se glissant à la place, immense, de ce qui dans tout cela fut mon ombre. Les pôles s'inversent petit à petit. Les vents tournent, et les peurs, affrontées du regard, s'effacent alors une par une, pour laisser advenir en leur place une aveuglante clarté.

Embrassant ces orgies de souffrances, buvant jusqu'au dernier trait de mon amertume, j'entends les conseils de celui à qui je m'adresse pour faire cesser les tremblements de mon cœur et de cette terre. Hébété de toutes ces secousses, je lui demande comment il fait pour trouver la paix, lorsqu'il est lui aussi traversé par ces orages de sentiments. Assis à côté de moi, tenant l'os et le bâton dans sa main, plantant son regard dont le reflet est jaune, semblant de folie et d'or dans le mien, il me dit : *"Je supplie."*

“Le pays dont je rêve communique parfois avec celui des autres. Il n’a pas de frontières, mais une infinité de portes, de tunnels et de ponts.”

Touchant mon front, il me renvoie à la mémoire d’une épreuve bien plus douloureuse que ce que je traverse alors, car le plus difficile appartient toujours au passé. Il est bon de se rappeler combien le courage confondait la détresse, combien la douleur était forte, forte aussi la chaleur du feu et de ces roches noires tout autour de mon corps se noyant dans sa sueur. Alors arrive tout à coup le vol des perruches.

Lucioles de couleurs vives et dorées,

au travers desquelles les rayons dont je sens enfin la chaleur passent et se diffractent, comme ils le feraient au travers des vitraux d’un lieu consacré. Se dressent ses immenses murs de pierres taillées. Sur chacune d’elles, une marque, celle laissée par le compagnon l’ayant dessinée, et assemblée aux autres.

S’ouvrent alors devant moi les sourires et les jeux, cette vitalité que je pensais perdue, inaccessible. Je ne me bats plus.

J’embrasse sans ce serpent qui s’enroulait autour de ma cheville ou de mon cou, me faisant aimer son venin, qui d’ailleurs, je le comprends, me guérissait alors. Je vois des images de celles que je connais à peine, et qui pourtant attestent d’un passé en commun, d’espaces traversés ensemble sans que nous en ayons conscience, à une époque où nous ne savions pas encore qui nous étions les uns pour les autres, ce que nous serions dans nos vies.

Ça n’est plus l’infini d’un crépuscule qui ne voit ni se lever ni se coucher un soleil rouge lourd de colère et de menace, mais le temps frais du début d’un été, et qui pour toujours semblera doux. Je n’ai plus d’armes, plus de lames, plus de blessures. J’effleure la surface pure et turquoise d’une baie admirable, où croisent des bateaux de toutes sortes.

Je retrouve dans le rouge d’un club à l’allure d’une grande chambre des amitiés que je pensais perdues. Je vois, derrière la fumée de sa cigarette, une vieille femme tenant une galerie où elle ne vend que les toiles de ses amis, grands peintres et dessinateurs du XX^e siècle.

Elle me regarde de haut en bas, et d’un air sec et bienveillant me souffle dessus par sa fumée une force qui m’intime de me tenir droit dans l’épreuve, que les choses iront, du moment que l’on ne laisse pas couler son corps dans la pâte étouffante d’une apathie morbide.

Il y a ce que j’y bois, et peut me donner la force de sauter par-dessus les temples et les forêts. Il y a ces interminables discussions que je mène en permanence avec celles et ceux à qui je suis lié, que je le veuille ou non. Il y a ces visites que je rends à des inconnus, et permettant de voir si leur nature pourrait toutefois être changée, où s’ils sont simplement là pour nous jouer le rôle que l’on a choisi pour eux.

Il y a le mélange des corps et des langues, la résille, les interminables ascenseurs et les néons qu’il faut changer régulièrement, dans la petite salle de ce château, où un acteur accueille des adolescents en détresse. J’aime être là, puisque je sais qu’ils peuvent rire dans une paix certaine.

Il y a ces archétypes dont la puissance me dépasse, et qui pourtant, toujours, m’amènent de force là où je dois me trouver pour mieux vivre. Le pays dont je rêve communique parfois avec celui des autres. J’y présente des excuses qui y seront reçues, j’y partage des plaisirs et j’y trouve les réponses aux questions qui m’angoissent. Il n’a pas de frontières, mais une infinité de portes, de tunnels et de ponts. Ses saisons sont celles défilant dans mon cœur, n’obéissant qu’à la puissance d’émotions qu’elles régulent avec la neige, la pluie, le soleil et le vent. Le sommet des montagnes y reste inaccessible, car certains de ses secrets doivent rester inconnus. Mais ce pays est en moi, laissant ses nappes me couvrir lorsque je m’endors sa clé dans ma bouche, que j’escalade les parois de mon crâne pour me jeter une fois encore dans cette source d’images et d’informations. Il grandit avec moi, et si certains de ses territoires sont désertés à jamais, il existe une mémoire intangible de ses cartes que peut-être, je l’espère, d’autres parcourront un jour, à la recherche des éléments d’eux-mêmes que ce monde aura enfermés pour eux, pour qu’ils les traversent, et viennent à leur tour les chercher. ♥

Dernier livre paru : *Nous sommes maintenant nos êtres chers* (Allia).

À paraître le 5 mai : *La Dernière Saison du monde* (Allia).